

Histoire d'une discipline : la science historique

Les « pères » de l'histoire en Occident : Thucydide et Hérodote

Hérodote :

Histoires (V^e siècle av. n. è.)

Thucydide :

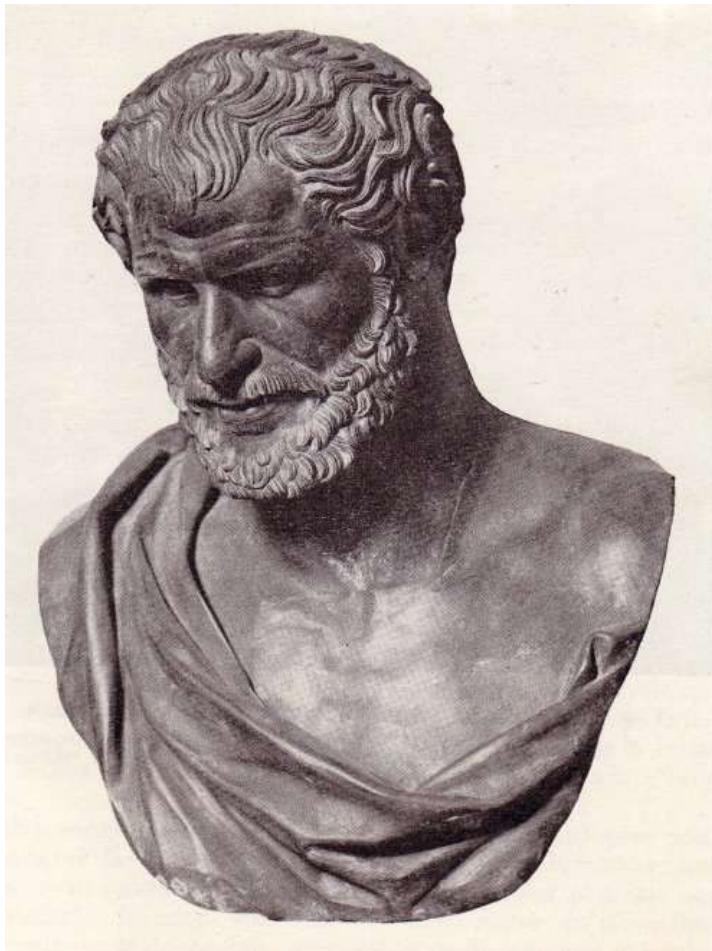
Histoire de la guerre du Péloponnèse
(fin du V^e siècle av. n. è.)

« En ce qui concerne les actes qui prirent place au cours de la guerre, je n'ai pas cru devoir, pour les raconter, me fier aux informations du premier venu, non plus qu'à mon avis personnel: ou bien j'y ai assisté moi-même, ou bien j'ai enquêté sur chacun auprès d'autrui avec toute l'exactitude possible. J'avais, d'ailleurs, de la peine à les établir, car les témoins de chaque fait en présentaient des versions qui variaient, selon leur sympathie à l'égard des uns ou des autres, et selon leur mémoire. A l'audition, l'absence de merveilleux dans les faits rapportés paraîtra sans doute en diminuer le charme; mais, si l'on veut voir clair dans les événements passés et dans ceux qui, à l'avenir, en vertu du caractère humain qui est le leur, présenteront des similitudes ou des analogies, qu'alors, on les juge utiles, et cela suffira. »

Thucydide, *Introduction*.

Lucien de Samosate

1^{er} siècle ap. J.-C.



« Je dis qu'un bon historien doit réunir en soi deux qualités essentielles, une grande intelligence des affaires, une netteté parfaite d'expression. (...) Mais il faut avant tout, que l'historien soit libre dans ses opinions, qu'il ne craigne personne, qu'il n'espère rien. (...) L'unique devoir de l'historien, c'est de dire ce qui s'est fait (...). (...) Ainsi l'historien doit être exempt de crainte, incorruptible, indépendant, ami de la franchise et de la vérité, appelant, (...) figue une figue, barque une barque ; ne donnant rien à la haine, ni à l'amitié, n'épargnant personne par pitié, par honte ou par respect, juge impartial, bienveillant pour tous, n'accordant à chacun que ce qui lui est dû, étranger dans ses ouvrages, sans pays, sans lois, sans prince, ne s'inquiétant pas de ce que dira tel ou tel, mais racontant ce qui s'est fait. (...) Thucydide (...) conclut que l'utilité doit être le but que se propose tout homme sensé en écrivant l'histoire, afin que si, par la suite, il arrive des événements semblables, on voie, en jetant les yeux sur ce qui a été écrit, ce qu'il est utile de faire. »

Fernán Pérez de Guzmán

(+ v. 1460) *Biographies et portraits*

Fernán Pérez de Guzmán



Generaciones y semblanzas

Edición de
José Antonio Barrio

CATEDRA
Letras Hispánicas

« Il arrive très souvent que les chroniques et les histoires qui traitent des puissants rois et des notables princes et des grandes cités sont tenues pour douteuses et pour peu sûres, et qu'on leur accorde peu de foi et d'autorité. Ceci arrive pour deux raisons. D'abord parce que ceux qui se mêlent d'écrire et de relater les faits anciens sont des hommes de peu de modestie, et il leur plaît plus de raconter des choses extraordinaires et merveilleuses que de véritables et certaines (...). Et le second défaut de ces histoires vient de ce que les auteurs de ces chroniques-là les écrivent sur les ordres des rois et des princes. Pour leur plaisir et les flatter, et par crainte de les fâcher, ils écrivent ce qui leur est ordonné ou ce qu'ils pensent pouvoir leur plaisir plutôt que la vérité du fait passé.

À mon avis, pour bien traiter les histoires, il faut trois choses. D'abord que l'historien soit discret et savant, qu'il maîtrise bien la rhétorique pour exposer l'histoire selon un beau style, parce que la belle forme honore et embellit le matériau. Deuxièmement, qu'il soit présent à tous les événements importants et notables de la guerre et de la paix. Mais comme il lui est impossible d'être présent lui-même partout, qu'il montre assez de pertinence pour ne recevoir les informations que de personnes dignes de foi et qui ont-elles-mêmes été témoins de ces faits. (...) Troisièmement, il faut que l'histoire demeure inédite tant que le roi ou le prince vit et gouverne pour que l'historien soit libre d'écrire la vérité sans crainte. »

Voltaire

(1694-1778)



« Pour connaitre avec certitude quelque chose de l'histoire ancienne, il n'y a qu'un seul moyen, c'est de voir s'il reste quelques monuments incontestables (...) [L'histoire] que nous nommons ancienne, et qui est en effet récente, ne remonte guère qu'à trois mille ans. Nous n'avons avant ce temps que quelques probabilités : deux seuls livres profanes ont conservé ces probabilités ; la chronique chinoise, et l'histoire d'Hérodote. Les anciennes chroniques chinoises ne regardent que cet empire séparé du reste du monde. Hérodote, plus intéressant pour nous, parle de la terre alors connue (...). Presque tout ce qu'il raconte sur la foi des étrangers est fabuleux ; mais tout ce qu'il a vu est vrai. (...) Thucydide, successeur d'Hérodote, se borne à nous détailler l'histoire de la guerre du Péloponnèse, pays qui n'est pas plus grand qu'une province de France ou d'Allemagne, mais qui a produit des hommes en tout genre dignes d'une réputation immortelle (...) Pour pénétrer dans le labyrinthe ténébreux du Moyen Âge, il faut le secours des archives, et on n'en a presque point. Quelques anciens couvents ont conservé des chartres, des diplômes, qui contiennent des donations, dont l'autorité est quelquefois contestée. »

De l'utilité de l'Histoire

(...) Les grandes fautes passées servent beaucoup en tout genre. On ne saurait trop remettre devant les yeux les crimes et les malheurs causés par des querelles absurdes. Il est certain qu'à force de renouveler la mémoire de ces querelles, on les empêche de renaitre. (...)

De la certitude de l'Histoire

(...) Dans les faits les plus reçus que de raisons de douter ? Qu'on fasse attention que la république romaine a été cinq cents ans sans historiens, et que Tite-Live lui-même déplore la perte des annales des pontifes et des autres monuments qui périrent presque tous dans l'incendie de Rome (...) Une médaille, même contemporaine, n'est pas quelquefois une preuve.

Combien la flatterie n'a-t-elle pas frappé de médailles sur des batailles très indécises, qualifiées de victoires, et sur des entreprises manquées, qui n'ont été achevées que dans la légende. (...) Les médailles ne sont des témoignages irréprochables que lorsque l'événement est attesté par des auteurs contemporains ; alors ces preuves se soutenant l'une par l'autre, constatent la vérité. (...)

De la méthode, de la manière d'écrire l'histoire, et du style

(...) On exige des historiens modernes plus de détails, des faits plus constatés, des dates précises, des autorités, plus d'attention aux usages, aux mœurs, au commerce, à la finance, à l'agriculture, à la population. Il en est de l'histoire comme des Mathématiques et de la Physique. La carrière s'est prodigieusement accrue. Autant il est aisé de faire un recueil de gazettes, autant il est difficile aujourd'hui d'écrire l'histoire.

L'enseignement de l'histoire en France au XIX^e siècle

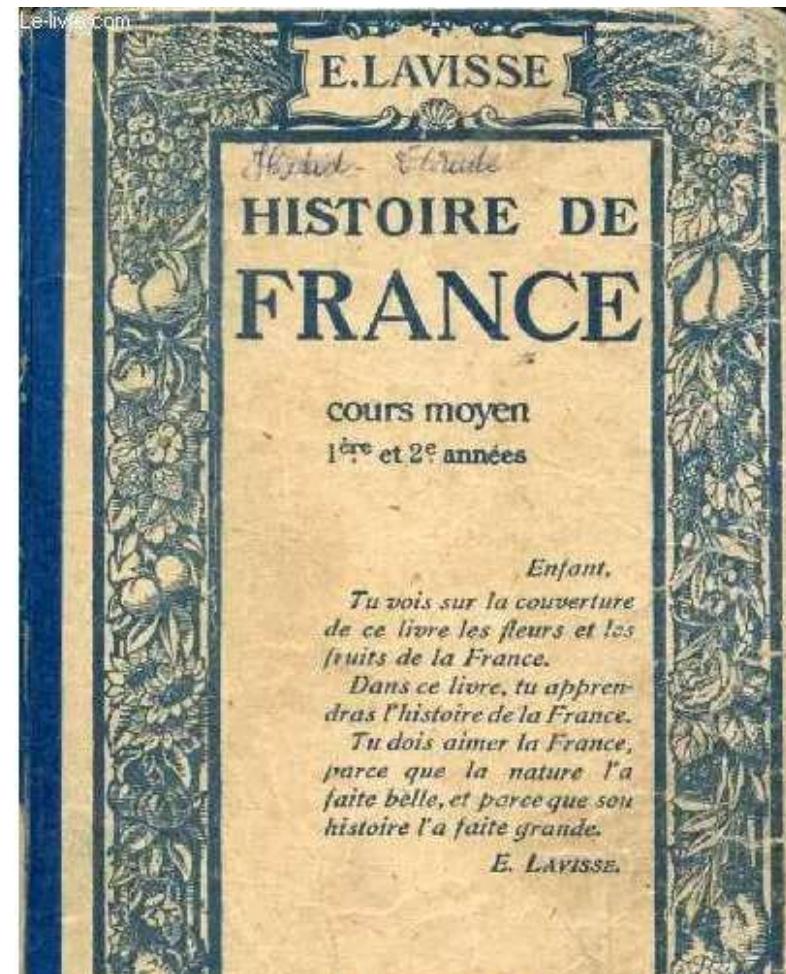
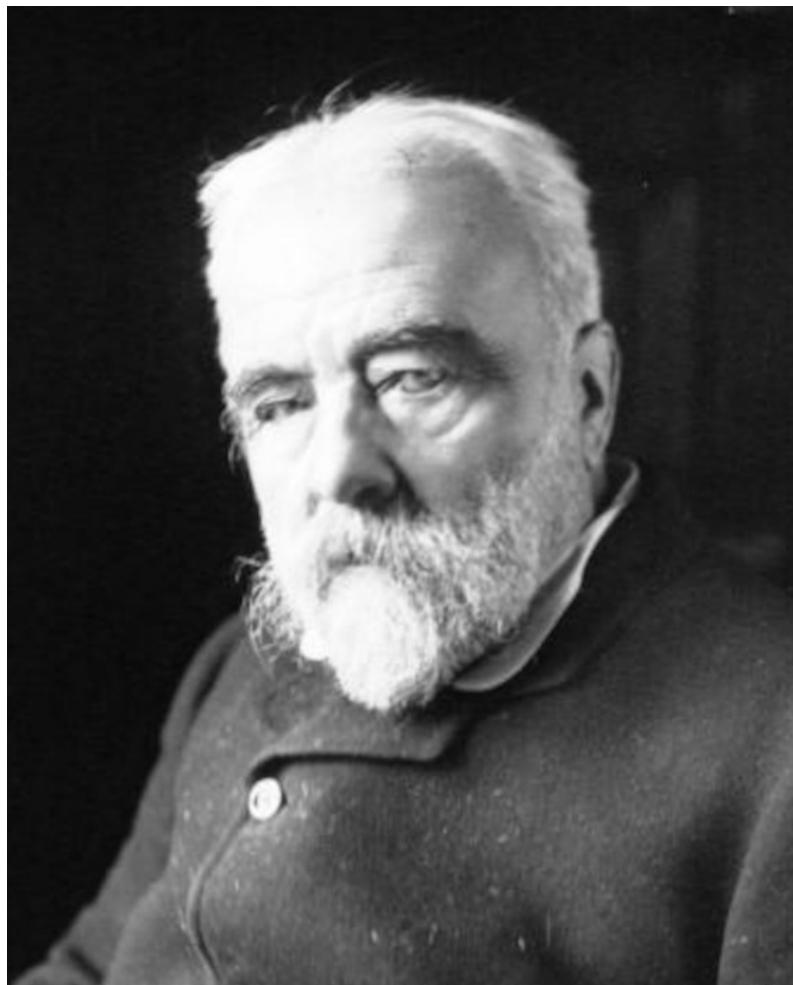
De 1830 à la fin du XIX^e siècle, son enseignement se généralise et une sorte de modèle s'installe. Ce processus bénéficie d'un contexte particulièrement favorable – comme dans d'autres pays, le XIX^e siècle est en France le « siècle de l'histoire » (Gabriel Monod, 1876) – et se déroule en deux temps. De la Monarchie de Juillet au Second Empire, sont posés les premiers fondements du modèle qui va triompher à la fin du XIX^e siècle : l'histoire est introduite à l'école primaire et son enseignement dans le secondaire est étendu à tous les degrés du cursus ; (...) sa finalité patriotique est de plus en plus affichée. Mais c'est dans les premières décennies de la Troisième République – « le moment Lavisson » – que l'histoire s'impose pleinement dans l'enseignement : dans le contexte de la victoire de la République et de l'émergence du courant méthodique, elle apparaît alors à la fois comme une nécessité politique et comme une science, les deux aspects, d'ailleurs, n'étant pas contradictoires. Elle affirme sa présence à tous les degrés et dans toutes les filières de la scolarité primaire et secondaire. Cet enseignement est éminemment politique : sa principale finalité est de favoriser chez les élèves l'éclosion du patriotisme et d'un sentiment d'identité nationale ; les cours portent principalement sur le territoire de la France : en totalité dans le primaire, en priorité dans le secondaire à partir de la troisième ; pour mieux faire connaître et aimer ce territoire, l'enseignement de la géographie est définitivement associé à celui de l'histoire.

Danièle Pingué, *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, 93 (2004).

Monarchie de Juillet : 1830-1848

Second Empire : 1852-1870

Ernest Lavisse (1842-1922) : « Tu dois aimer la France »



Augustin Thierry (1795-1856) : « C'est toujours le même peuple »



« Dès lors, notre histoire devient simple : c'est toujours le même peuple, qu'on suit et qu'on reconnaît malgré les changements qui surviennent dans les mœurs et dans la civilisation. L'identité nationale est le fondement sur lequel repose depuis tant de siècles l'unité de dynastie ».

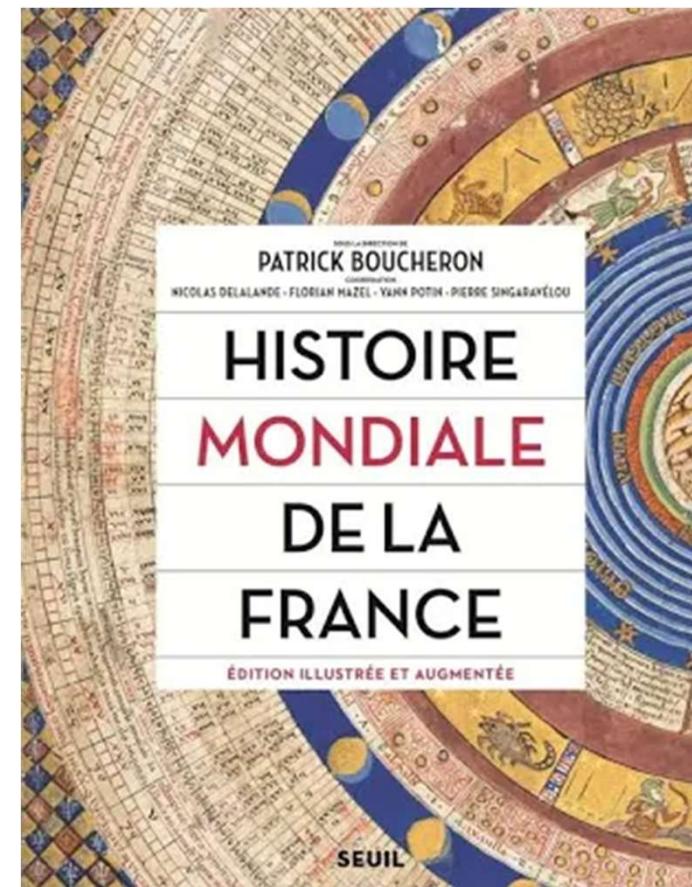
Lucien Febvre (1878-1956) : « avons-nous raison ? »



LUCIEN FEBVRE

« Quand nous parlons de *Français* dès le seuil d'une histoire dite *de France* et que nous continuons à en parler tout au long de cette histoire, avons-nous raison ? Ces *Français*, ne devrions-nous pas, à toutes les époques et bien attentivement, nous soucier de dire qui ils étaient – de préciser ce que nous nommons *Français* à une certaine date, et ce que nous excluons de la France, et quels étaient, sur les points importants qui nous retiennent, les sentiments des exclus, des *Français séparés* ? »
(1933)

Deux visions de l'histoire de France : Braudel (1986) et Boucheron (2017)



Une remise en cause politique du « Roman national » : Laurence de Cock (2024)



Dans la poursuite du travail de Howard Zinn et de Gérard Noiriel, ce livre revisite les mythes nationaux à l'aune des avancées historiques les plus récentes. Interroger les origines de la France, retracer les résistances et les révoltes pour placer au cœur de l'histoire les acteurs et actrices oubliée par le grand roman national et colonial.

La France est un pays où l'on adore l'histoire. Tout le monde en connaît à peu près les principaux évènements – ne serait-ce que parce que l'école nous les a transmis. Ce récit, que nous aimons écouter, s'appelle “récit national”, car il s'agit d'une histoire de la construction de la France comme nation. On en parle aussi en termes de “roman national” tant il se rapproche parfois de la fiction. Ce récit est puissant, facile à raconter et il fournit à peu de frais de l'orgueil national à celles et ceux qui aiment s'inscrire dans de grandes lignées éternelles.

Mais ce récit est biaisé et ignore l'essentiel des connaissances accumulées depuis par les professionnels de la recherche historique. Il laisse aussi de côté les hommes et les femmes “ordinaires” en mettant l'accent sur les personnages “extraordinaires”, essentiellement des hommes. Ce qui laisse penser que le moteur de l'histoire est aux mains de ceux qui ont le pouvoir, que les autres doivent se contenter de subir leurs décisions, qu'ils n'en prennent jamais eux-mêmes, qu'ils n'ont aucun poids dans les changements historiques et ne jouent aucun rôle dans les basculements de l'histoire.

Notre récit part à la recherche du “populaire”, pris dans les mécanismes de dominations, en revisitant les épisodes du récit national, mais en y ajoutant d'autres moments historiques, et surtout d'autres acteurs, et actrices. Il faudra donc lire ce livre comme une aventure faite de luttes, de résistances, de désenchantements, de soumissions, d'émancipations, de défaites et de victoires. Une épopée tantôt joyeuse, tantôt triste et sanglante, et qui se déroule jusqu'à nos jours. Car on ne peut éviter de se poser la question : où est le populaire aujourd'hui ? et quel est son destin ? »

Mise en scène et contestation du « Roman national » : le Puy du fou

